

***Natural Born Killers* ou la controverse dans le sang**

Martin Girard

Number 174, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Girard, M. (1994). Review of [*Natural Born Killers* ou la controverse dans le sang]. *Séquences*, (174), 50–52.

NATURAL BORN KILLERS



De l'extase au dégoût, le nouveau film d'Oliver Stone a suscité une étonnante variété de sentiments chez les critiques.

Aucun cinéaste américain à l'heure actuelle n'est plus controversé qu'Oliver Stone. De *Platoon* à *JFK*, en passant par *Talk Radio*, *Wall Street* et *The Doors*, le parcours de Stone est semé de «pour» et de «contre». Qu'il soit scénariste (*Midnight Express*, *Scarface*) ou réalisateur, Stone a un penchant très net pour les sujets explosifs. Il aime remuer les esprits, les idées, les valeurs. Il s'y prend rarement avec subtilité et ne va pas toujours très en profondeur, mais il parvient au moins à susciter des réactions et à faire parler de lui et de ses films.

Pas surprenant, donc, que *Natural Born Killers* ait été un événement avant même sa sortie. L'idée même de savoir Stone en train de préparer un film sur les médias et la violence avait de quoi susciter une fiévreuse anticipation. Les premiers échos concernant le film n'ont fait

qu'attiser le *buzz* entourant sa nature... meurtrière ! Une rumeur, maintenant confirmée, voulait que Stone bossait dans la salle de montage depuis un an afin de donner à son film l'allure d'un bombardement en règle. Un véritable travail d'expérimentation... Puis il y a eu les rumeurs à propos de l'ultra-violence, la censure, etc.

Et puis le film est sorti. Et ensuite les critiques. Controverse? Avis partagés? C'est peu dire. En fait, il y a ceux qui acceptent le film comme une «hénaurme» satire, versus les autres qui crachent dans la soupe avec mépris et qui refusent à Stone le droit de s'amuser avec des sujets aussi sérieux que la violence et les médias.

Dans le premier camp, on retrouve Todd McCarthy du journal *Variety* qui écrit: «*Natural Born Killers* est un méchant voyage sur l'acide, probablement le film

hollywoodien le plus hallucinant et le plus anarchique des 20 dernières années. En tant que vision scabreuse d'une société qui transforme les meurtres en icônes culturelles, et en tant que critique caustique des médias de masse qui profitent de ce phénomène, le film possède une pertinence contemporaine qui ne peut échapper à personne. Il s'agit par ailleurs du film le plus excitant réalisé par Oliver Stone sur un plan strictement filmique.»

Le critique canadien du magazine *Maclean's*, Brian D. Johnson, abonde dans le même sens: «(Le film) est une satire hallucinante de la relation privilégiée entre les médias et la violence, une relation qui définit désormais la culture américaine. (...) il s'agit d'une version nihiliste, très années 90, de *Bonnie and Clyde*. Mais contrairement au road movie d'Arthur Penn, le film prend l'allure d'une

ou LA CONTROVERSE DANS LE SANG



Juliette Lewis et Woody Harrelson

farce et non d'une tragédie et ses anti-héros échappent à tout châtement.»

Alors que plusieurs critiques déplorent les excès du film, comme on le verra plus loin, Johnson les vante: «Stone n'est pas étranger à l'outrance. Il a souvent été critiqué pour ses excès, pour sa façon d'assommer le spectateur avec des évidences. (...) mais à voir son nouveau film, on réalise que ses œuvres précédentes auraient peut-être dues se montrer encore plus excessives. Coincé dans un style naturaliste, l'hyperbole expressionniste de Stone apparaît lourde, tout se transforme en mélodrame. Mais dans l'univers exagéré de **Natural Born Killers**, Stone semble enfin œuvrer dans son élément. (Le film) offre l'extraordinaire sensation d'assister à quelque chose de révolutionnaire.»

Le critique du magazine *Entertainment Weekly*, Owen Gleiberman, trouve également son petit bonheur dans l'outrance du film: «fiévreux, psychédélique, sanguinolent, ce film ne ressemble à rien de ce que vous avez vu avant. Il semble avoir explosé, directement de

l'inconscience du cinéaste, comme un voyage poético-dingue dans la culture de l'ultraviolence en Amérique. Subversif à la façon de **A Clockwork Orange**, **Natural Born Killers** décrit la violence, réelle et imaginaire, comme une sorte de drogue qui jette son dévolu sur une société entière. Je crois que ce film est brillant, c'est une des expériences les plus envoûtantes que j'aie vécues depuis longtemps au cinéma, mais il va sûrement s'agir du film le plus controversé de la décennie.»

Un tel enthousiasme, on s'en doute, se situe à un extrême de l'accueil critique reçu par le film. À

catégorie. Il écrit, à propos du style: «Certains aspects sont intéressants mais bien peu procurent du plaisir. Stone engendre la frénésie sans créer d'émotion ou de sens. Dans la mesure où il refuse d'établir un sentiment de réalité dans son film, il ne lui reste rien à transgresser, et après un temps le spectateur cesse d'être choqué et tombe dans le coma.»

Dans le journal *Rolling Stone*, Peter Travers se montre à peine plus positif: «Incohérent en tant que drame ou satire, cette œuvre sanguinolente et surréaliste ne décolle que grâce à son audace

le plus influent de l'heure. Mais en tant qu'auteur satirique, il est comme un éléphant qui danse le ballet. Si l'on gratte la surface frénétique et ultrakinétique de **Natural Born Killers**, il ne reste que des notions très banales sur ces deux meurtriers et le démon des médias.»

Plus loin, Maslin ajoute ceci: «(Stone) développe le mince sujet de son film au moyen d'une avalanche de coupures rapides, de couleurs éblouissantes, de mouvements de caméra gyroscopiques et de visions emblématiques. Ces techniques, employées avec tant de furie qu'elles en deviennent séduisantes, ont pour effet d'obscurcir les problèmes du scénario. (...) en dépit de moments isolés d'une grande beauté sombre et troublante, le résultat s'avère un supplice.»

Rick Groen, du *Globe and Mail*, se montre plus réceptif en écrivant ceci: «Ce qu'il y a de nouveau (dans le film), nouveau au point de couper le souffle, ce n'est pas le contenu mais le style. L'œuvre entière se déploie comme un blizzard de transitions nerveuses du noir et blanc à la couleur. Les ima-

«[...] fiévreux, psychédélique, sanguinolent, ce film ne ressemble à rien de ce que vous avez vu avant.»

Entertainment Weekly

l'autre extrême, il y a des gens comme Ralph Novak du magazine *People* qui s'abat sur le film comme s'il avait des comptes personnels à régler: «Voilà un film monstrueusement prétentieux, lassant et hypocrite qui prétend trouver de l'humour dans les famines en Ethiopie, les femmes battues et les enfants abusés sexuellement.»

Rarement un film a-t-il suscité autant de commentaires sur le rapport intrinsèque entre son style et son contenu. Si, comme on vient de le voir, certains critiques applaudissent la forme outrée de l'œuvre en y voyant l'outil parfait pour exprimer la vision du cinéaste, d'autres n'y voient que du tape-à-l'œil pour masquer le vide du discours. David Denby, du magazine *New York* se situe dans cette seconde

visuelle. (...) pendant un temps, le feu d'artifice éblouit. On doit admettre que Stone sait quoi faire avec une caméra. Le film est techniquement fabuleux, magnifiquement photographié et monté. (...) Stone appelle ça de la satire. Mais la vraie satire respecte le pouvoir insidieux de sa cible. La satire vise avec soin; or, **Killers** vise n'importe où. En mettant une technique de virtuose au service d'une pensée nonchalante, Stone fait de son film le démon qu'il veut parodier; la cruauté en tant que divertissement.»

Dans le *New York Times*, Janet Maslin questionne également la valeur satirique du film en écrivant: «Avec son habileté à manipuler les idées et les images (...) Stone est probablement le cinéaste américain

Harrelson et Lewis



ges fusent de partout; Stone remplit les fenêtres de visions montrant des fanatiques et des foules hypnotisées; il insère des extraits de dessins animés avec des superhéros; il ajoute des effets spéciaux qui distordent les visages dans des visions à la Dali. Il s'agit d'un étourdissant montage, un tour de force technique dont les parties valent plus que leur somme.»

Pour démontrer sa théorie sur le film, Groen analyse la scène du «sit-com» dans laquelle on découvre l'affreux contexte familial qui a vu grandir l'héroïne meurtrière du film. Groen élabore ainsi sa pensée: «(Ce passage) transforme une réalité sordide en un simple divertissement. En tant qu'aperçu de la psychologie d'un criminel – on est victime de notre éducation, la violence engendre la violence la scène n'avance rien d'autre qu'un truisme. Mais en tant qu'expression de ce truisme, comme un emblème visuel du caractère réducteur des médias, il s'agit d'un passage extraordinairement probant. A mes yeux, il s'agit du moment le plus bouleversant du film, car il souligne le point de rupture où une simple différence de degré change tout, pouvant facilement faire de notre obsession pour les anti-héros quelque chose de dangereux et de dégradant. Ce moment-là marque le triomphe de Stone qui a fait une œuvre où la forme devient le contenu, un film où le style devient la substance.»

A ce sujet, cependant, bien des critiques demeurent sceptiques. Hoberman, dans le *Village Voice*, ne se montre guère impressionné: «boursoufflure plutôt que bombe, **Natural Born Killers** est suffisamment schizoïde pour infecter le spectateur avec un sérieux cas d'ambivalence. Ces deux heures à voir Oliver Stone boxer dans le vide peuvent impressionner mais sans convaincre. On est déchiré entre l'admiration et le dégoût, un désir de louer un cinéma audacieux en même temps qu'une envie de se moquer d'une pareille idiotie.»

Dans les pages de *Newsweek*, la rédaction a réglé ce problème d'ambivalence en demandant à deux critiques, un pour et l'autre contre, de parler du film. David Ansen s'inscrit dans le camp de ceux qui n'acceptent pas la validité du film en tant que satire. Il explique: «Sur le plan du style, **Natural Born Killers** ferait passer **Platoon** pour du Lubitsch. Ici la pédale est toujours au fond. La stratégie satirique de Stone se

pourquoi. Les médias ont donné beaucoup plus de fil retordre au cinéaste ces dernières années que n'importe quel tueur en série. Mais c'est trop facile de mettre notre fascination pour la violence au compte des médias.»

Son confrère Jack Kroll adopte un avis contraire sur le style et le contenu du film. Il écrit: «Comment un cinéaste arrive-t-il à montrer de la violence extrême sans s'y com-

toire new-age, mais juste assez de plaisir pervers pour que le spectateur comprenne jusqu'à quel point les deux héros s'éclatent. Stone ne nous laisse jamais oublier que ces jeunes meurtriers agissent purement par plaisir. (...) Si ce film est révélateur, ce n'est pas en soi parce qu'il transmet des informations nouvelles, mais plutôt parce qu'il nous fait voir et sentir le monde d'une manière inédite à travers une synergie d'images. Ce film sidérant ne peut pas être ignoré; on doit le défendre.»

Je laisse le mot de la fin à Rick Groen du *Globe and Mail* qui résume le mieux à mon avis la réussite et les limites du film de Stone: «(Ce film) est une exagération dont le sujet est justement le phénomène de l'exagération, et ultimement la vision finit par nous avoir. Dans ce sens, Stone a réussi un film à toute épreuve, car malgré tous ses défauts, ses erreurs et ses omissions, l'effet cumulatif demeure probant. Le déluge incessant de visions distordues nous épuise et nous gagne à sa cause, devenant non pas un périple expressionniste dans l'esprit d'un tueur, mais plutôt dans l'état d'esprit d'une société au complet. En tant que réflexion sur cette société, ce film n'est pas un **Orange mécanique**, mais quelque chose d'encore plus troublant. C'est une **Orangine mécanique**, un univers synthétique d'images soi-disant révélatrices qui sont simultanément réelles et fausses, sérieuses et comiques, naturelles et artificielles, un monde qui, comme ce film, nous confond, nous terrifie, nous manipule, nous met en colère et nous laisse à bord d'un *Love Boat* qui coule. (...) **Natural Born Killers** est au cinéma ce que le câble avec ses centaines de chaînes est à la télévision – vous en faites ce que vous voulez, vous admirez ce que vous pouvez et vous détestez ce qui le mérite, vous pouvez même tout ignorer si vous osez.»

Martin Girard



Woody Harrelson

résume à tout exagérer, comme s'il croyait qu'une surdose orgiaque de destructions pouvait être purgative. (...) Au fur et à mesure qu'elle devient plus tyrannique et répétitive, la satire se déboîte. Le plus vif sentiment d'indignation du cinéaste est réservé au personnage du journaliste Wayne Gale et aux médias, dont l'hypocrisie le trouble beaucoup plus que les cadavres que ses héros laissent derrière eux. On se doute

plaire? Stone règle le problème au moyen d'une méthode brutale en soumettant le langage filmique lui-même à un traitement violent.» Kroll décrit ensuite la forme baroque du film, puis ajoute: «(...) Avec cette fusion d'images, Stone veut nous faire comprendre que les pulsions meurtrières sont le résultat d'une grande variété de causes. Il n'y a pas ici de boniments pseudo-freudiens, ni de morale mastuba-